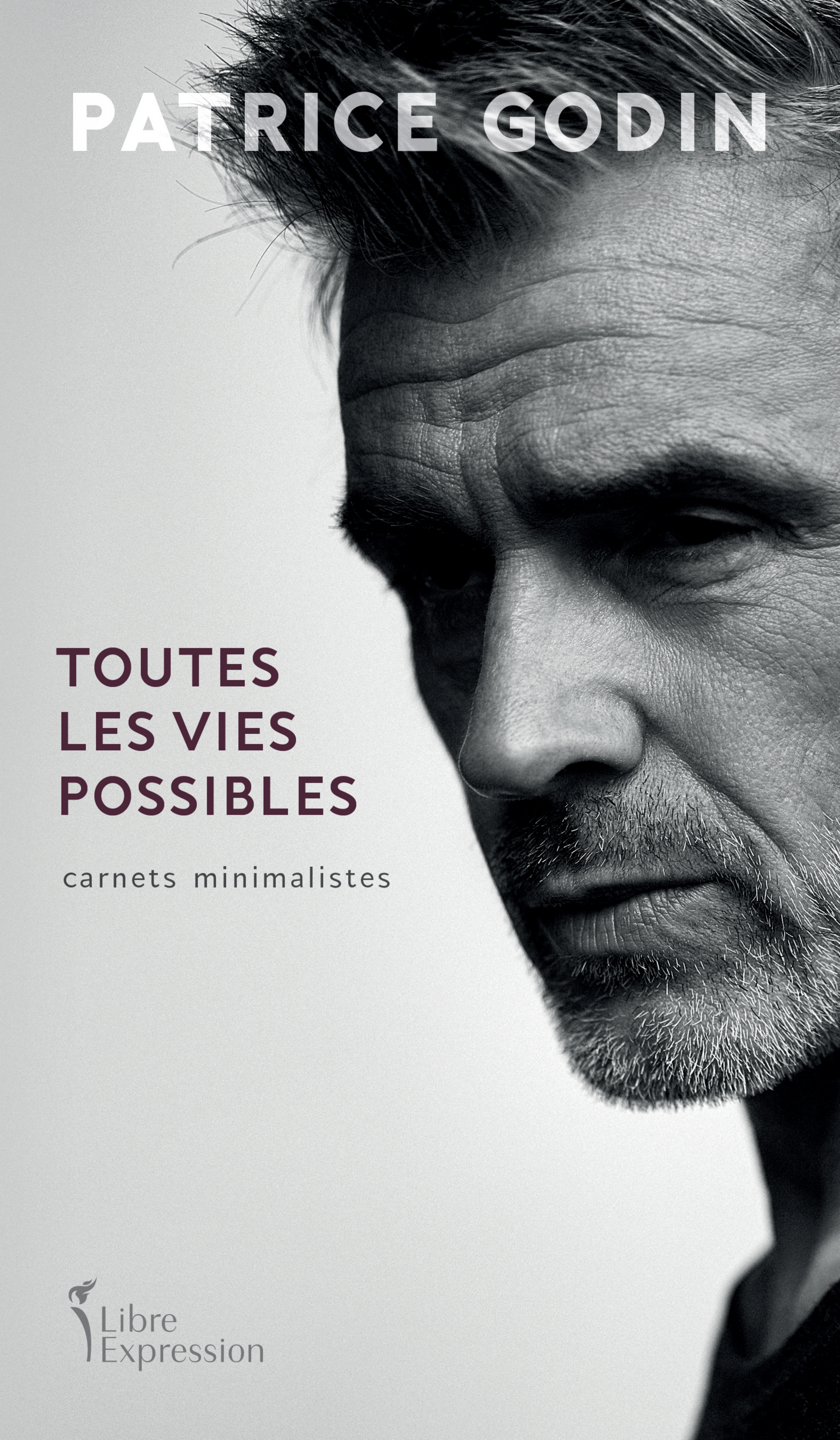


A black and white close-up portrait of a man, Patrice Godin, looking slightly to the left. His face is the central focus, with his eyes partially closed and a slight smile. The lighting is soft, highlighting the texture of his skin and the details of his facial features. The background is a plain, light color.

PATRICE GODIN

TOUTES LES VIES POSSIBLES

carnets minimalistes

Du même auteur

Les Chiens, Libre Expression, 2020.

Sauvage, baby, Libre Expression, 2018.

« La faim irrationnelle et hallucinante du coureur
et de la bête sauvage qui sommeille en lui », dans
Treize à table, collectif, Éditions Druide, 2018.

Boxer la nuit, Libre Expression, 2016.

Territoires inconnus, Libre Expression, 2015.

« Errances », dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*, collectif, Stanké, 2014.

PATRICE GODIN

**TOUTES
LES VIES
POSSIBLES**

carnets minimalistes

 Libre
Expression

*Can you remember who you were before the
world told you who you should be?*

CHARLES BUKOWSKI

*En me lavant les mains, je fixai mon reflet dans le miroir.
L'étrange sentiment d'être à la fois en dedans et en dehors qui
naissait quand on voyait son propre regard, et qui reflétait
l'état intérieur d'une façon aussi nette et incontestable,
m'envahit complètement l'espace d'intenses secondes, mais
disparut à l'instant où je quittai la pièce, comme la serviette
à son crochet et le savon sur le lavabo, toutes ces petites choses
qui n'ont pas d'existence hors de l'instant et qui reposent
seules dans les pièces désertées et sombres jusqu'à ce que la
porte s'ouvre à nouveau et qu'une personne s'empare du
savon, s'essuie les mains et regarde son âme dans le miroir.*

KARL OVE KNAUSGAARD

1.

Toutes ces choses qui m'échappent.

Je veux dire, je ne sais pas, c'est compliqué. Parfois, je n'arrive pas à me comprendre moi-même. Ce n'est pas nouveau.

Ces choses qui m'échappent, j'essaie d'en prendre la mesure, la pleine mesure.

Il y a le temps, bien sûr. Le temps qui file, insaisissable. Indomptable.

Les années qui s'accumulent et qui, l'une après l'autre, nous poussent inexorablement vers la fin.

On ne peut rien y faire.

C'est sans le vouloir que je pense à la mort. Ça vient comme ça, par vagues successives, c'est plus fort que moi, c'est une pensée fugace qui affleure à l'occasion dans mon esprit. Ce n'est rien de grave, il n'y a pas à s'inquiéter, il n'y a pas à en faire un drame.

Je tiens à la vie. Mais la vie nous échappe, et
c'est la mort qui nous tient dès le commencement.
On l'oublie souvent. Trop souvent peut-être.
Moi, il m'arrive de l'oublier.

2.

Un roman. C'est à cela que je devais m'atteler à l'automne. Un nouveau bouquin.

D'abord, comme toujours, il y a eu une sorte de frisson le long de mon échine, l'apparition d'une idée et, de cette idée, le commencement, je dirais l'ombre d'une histoire. C'est arrivé dans la foulée des corrections finales de mon dernier roman, *Les Chiens*, à la suite de la lecture d'un article dans le magazine *Outside* – «The Bizarre Bank Robbery That Shook an Arctic Town», par David Kushner, janvier 2020. J'ai jonglé avec ça, les mains croisées derrière la tête, les pieds sur ma table de travail, en regardant le jour se lever sur le parc en face de la maison.

Une île norvégienne dans l'archipel du Svalbard, une île où il est «interdit» de mourir. Une jeune femme en fuite, adepte de la survie, qui s'y

cache. Des hommes cruels surgis d'on ne sait où pour détruire et semer la désolation. Un monstre marin qui jaillit soudain des eaux.

L'impression d'une sorte de western métaphysique et norvégien, improbable et fou furieux.

C'est de cette façon que ça m'est venu. De petits éléments épars avec lesquels je jouais, comme on joue aux dés. Je les lançais sur ma table de travail, analysais les combinaisons qu'ils me donnaient.

Mais quelque chose clochait, et je suis resté en plan.

Je songe encore à cette histoire puisqu'elle n'est pas écrite. Je ne m'y suis pas attaqué comme j'aurais dû. Elle est là, toujours présente dans ma tête, je la ressasse, j'en entrevois les différents actes, je laisse mûrir, je débroussaille. Je n'y touche pas, pas à l'écrit du moins. Je préfère en conserver une certaine virginité. Je ne prends même pas de notes, pour être franc, à peine deux ou trois phrases inscrites à la va-vite.

Le truc qui pose problème, c'est que j'aimerais visiter la Norvège, j'aimerais mettre les pieds sur cette île qui existe pour vrai et en ressentir le vent du nord qui souffle, son immensité viking que je ne peux pour l'instant qu'imaginer comme dans un rêve.

Mais. La pandémie.

On ne peut pas bouger.

3.

Pour une fois, je souhaiterais m'inspirer du territoire réel, de ce qui l'habite, de son souffle, des visages qui l'animent. Ne pas inventer un lieu comme celui de Port Savage dans *Boxer la nuit* ou le lac de Sam et d'Alexia dans *Sauvage, baby* et *Les Chiens*. Je voudrais ressentir la ville de Longyearbyen et l'île de Spitzberg dans ma chair, comme les ressentiraient Teresa, l'héroïne principale, et Tashtego, boxeur noir en exil. Je désirerais en connaître le froid, les rues, les maisons si particulières et colorées, le paysage dans ses moindres détails, les fjords, je voudrais entendre le crissement de mes pas sur le sol et y ancrer *physiquement* mon récit. Et puis, j'observerais longuement l'océan pour imaginer quel monstre marin pourrait en émerger – baleine, requin ou pieuvre géante, le mythique kraken. Cette

dystopie naissante, la porter jusqu'au bout de sa folie.

Ce n'est pas possible. Pas maintenant.

4.

Ce qui m'empêche aussi de plonger dans l'écriture de cette histoire, d'une manière plus insidieuse peut-être, c'est la filiation qu'elle a avec une autre, lue récemment et qui m'a littéralement coupé le souffle, qui m'a laissé sur les genoux, pour ainsi dire.

My Absolute Darling de Gabriel Tallent est le meilleur roman américain que j'ai déniché depuis longtemps. Mettre la main dessus était un coup de chance, je l'ai choisi au hasard un après-midi, à la petite librairie indépendante près de la maison, mon regard attiré par la couverture : la silhouette d'une jeune femme, une forêt aux couleurs de feu, un poignard en avant-plan. Le mystère qui émanait de cette illustration... Ce livre est de ceux – et je ne dis pas ça à la légère, il n'y en a pas des masses – que j'aurais souhaité écrire. J'aurais aimé

que ce bouquin naisse de ma plume. Ce n'est pas de la jalousie, c'est de l'admiration.

Tu ressembles à une naïade. Tu ressembles à une fille élevée par les loups. Tu le sais ?

Le récit de la jeune Turtle et de son père fou, déséquilibré, est d'une force brute, d'une beauté violente et sauvage comme j'aime, qui ne peut laisser indifférent. En le terminant, en retournant la dernière page, j'étais sans voix, K.-O. Au plancher, littéralement. Je suis resté immobile un long moment, le livre entre les mains, fixant le sol devant mes pieds.

Comment est-ce possible ? je me suis demandé. Comment est-ce possible d'écrire un truc pareil, avec autant de puissance et d'abandon, aussi simplement ?

J'ai ricané en secouant la tête.

Non, mon vieux, tu te trompes. Rien n'est simple. Rien n'est jamais aussi simple qu'il n'y paraît. Tu te doutes bien du travail qu'il y a là-dedans, pas vrai ?

Ouais, je sais. Je sais.

Je ne suis qu'un idiot parfois. Les miracles n'existent pas ou ne sont pas légion. Ce sont acharnements et sacrifices qui paient au bout du compte. Se lever le matin. Écrire, écrire, bûcher, bûcher, remettre ça, labourer la page blanche comme un inlassable percheron. Chercher le diamant qui brille dans la fournaise de notre âme.

5.

Si je n'écris pas le roman que j'ai en tête, si je dois prendre du recul et garder la main, alors quoi ? Je reste là à attendre ? Je n'invente rien de nouveau, je somnole jusqu'à l'arrivée du beau temps ?

Et d'ici là, si la mort venait ?

Je l'ai frôlée déjà.

Si la mort. Venait.

6.

Et si l'écrivain que je suis s'asseyait face à lui-même. Que verrait-il? Quelles seraient les images qu'il percevrait? L'exercice peut sembler narcissique lancé comme cela, pourtant non, je ne crois pas qu'il le soit. Prenons-nous vraiment le temps de nous observer et d'essayer de nous comprendre, de nous connaître? Qui suis-je lorsque je suis seul avec mes pensées, avec mes peurs, mes doutes, mes rêves? Mes obsessions? Qui suis-je devant mes regrets, mes échecs, mes plus ou moins grandes lâchetés? Puis-je arriver au bout de celui que je suis?

7.

Je me lève à l'aube, c'est ce que j'ai toujours préféré. Bien sûr, il existe des périodes où j'aimais la nuit comme un vampire, où je m'en gavais, assoiffé que j'étais de noirceur et d'artifices. J'aime toujours la nuit, sa profondeur ne m'effraie pas, je la connais bien, elle ne me rend pas nerveux. Mes yeux épousent bien les contours de l'obscurité. Je ne suis pas un chat. Je suis un animal sauvage. Je pourrais errer sous le manteau de la nuit, sans fin. Mais je préfère l'aube. L'aube me touche. J'aime la voir prendre feu. Prendre vie.

Chacun de ces instants où l'on ouvre les yeux sous un jour nouveau relève d'une chance inouïe.

8.

Les livres s'entassent sur ma table de travail entre les papiers divers, les carnets de notes, les autres objets utiles ou non qui s'accumulent en vrac au fil des jours presque sans que je m'en rende compte. Juste là, il y a *Tristessa* de Kerouac, les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, un recueil de Denis Vanier, *L'Urine des forêts*, un roman policier d'Ian Rankin qui date de plusieurs années, que je n'ai jamais lu et que j'ai ressorti de Dieu sait où, les *Poèmes de guerre* de Melville, une biographie sur la période 1935-1961 de la vie d'Ernest Hemingway (*Writer, Sailor, Soldier, Spy*), un guide de référence sur les pistolets Glock, une nouvelle édition de *Légendes d'automne* de Jim Harrison que je viens de racheter puisque je ne trouve plus l'ancienne, un livre de photographies sur les Navy SEALs américains (*Uncommon Grit*) et un roman de Morgan Audic,

De bonnes raisons de mourir, dont l'intrigue se passe de nos jours (prépandémie) en Ukraine, à Tchernobyl et Pripiat. Ça, ce ne sont que les livres qui sont en « surface », ceux que je peux toucher juste en tendant la main. Je ne parle pas des étagères ni des bibliothèques qui débordent, le bordel qui y règne, la littérature tous genres confondus, pêle-mêle. Je ne parle pas de ceux à mes pieds que j'effleure du bout des orteils. Ni des boîtes de carton pleines qui sont empilées au grenier. Ni des autres livres parsemés à différents étages de la maison, certains entamés, certains oubliés, orphelins se couvrant de poussière.

D'un côté, j'ai l'impression que je ne pourrais pas vivre sans livres. Je suis convaincu que j'en mourrais. De l'autre, ne pas être capable de tout lire me tue à petit feu. Je dis ça à la blague, mais n'empêche. Autant il y en a trop, autant je pense qu'il n'y en aura jamais assez. Chaque livre à la base – qu'il soit bon ou mauvais – est porteur de connaissances, d'enseignements, d'émerveillement.

Avant, le cinéma me faisait cet effet. Il me rendait fou. Dans les années 1970-1980, il n'y avait que ça qui comptait. Je voulais tout voir, tout gober. Mes yeux n'en avaient jamais assez. J'écoutais n'importe quel foutu film en milieu d'après-midi quand j'étais enfant, puis à dix-sept heures quand il y en avait, au retour de l'école, sur la télévision familiale, un petit poste noir et blanc qui captait les ondes par je ne sais quelle magie grâce à des « oreilles de lapin ». Il y avait même des pseudo-films d'horreur ou d'un érotisme *soft*,

mais ô combien excitant pour un gamin de dix, onze ans, qui passaient les soirs de fin de semaine à vingt-trois heures et que j'écoutais en cachette. L'arrivée d'un téléviseur haut de gamme en couleur à la maison et les vidéocassettes n'ont qu'amplifié les choses. Les films que je louais – américains pour la plupart, c'était là que mon cœur se situait – m'emportaient, me bouleversaient, certaines images ou émotions me chaviraient durant des jours, des semaines entières. J'en rêvais, la nuit, j'en faisais des rétroprojections qui illuminaient la toile de mes songes. Aujourd'hui, on dirait que cette magie s'est estompée. Il est devenu plus rare que je sois ému par un film, mais les livres, je n'en ai jamais assez. J'ai du mal à en saisir la cause. L'impression qu'ils se ressemblent tous, maintenant, ces films. Ou alors, ma curiosité ne me porte plus assez loin, elle ne me conduit pas ailleurs, vers d'autres cultures, d'autres continents. Mon imaginaire cinématographique me paraît saturé. Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai été jeté par terre, littéralement soufflé, où je suis demeuré bouche bée devant un film. Je passe encore de bons moments à l'occasion, mais ce n'est plus pareil, l'emballage est moins présent et l'ennui prend souvent le dessus. Alors qu'au contraire un livre peut venir de n'importe où dans le monde, et il y a de fortes chances que j'en sois aveuglé. En ouvrant un livre, en craquant la couverture, on sent les odeurs qui s'en échappent. C'est une œuvre qu'on tient dans ses mains, on s'en empare. C'est peut-être moi qui change aussi. C'est peut-être juste ça.

9.

Un livre. Un roman, une nouvelle, un court poème. On peut prendre une phrase, la ressortir, la garder en mémoire à jamais. On peut la relire autant de fois que l'on veut. On la murmure, elle en devient presque un mantra, une méditation. Ce peut être une pensée profonde, ou une émotion qu'on attrape au vol, une émotion qui semblerait banale pour n'importe qui d'autre, sauf pour soi.

Une phrase peut se transformer en une histoire d'amour par la seule force d'une poignée de mots.

Dans 37°2 *le matin* de Djian :

Je m'étais aperçu qu'il suffisait que je pose un œil sur elle pendant un peu plus de dix secondes pour plus penser à rien. Et ce truc-là m'allait comme un gant.

J'ai lu ce bouquin il y a près de trente-cinq ans dans un autobus Voyageur entre Québec et Montréal. Je m'apprêtais à changer de vie. Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Ces mots me ramènent à la sensation vive, brûlante, que j'ai ressentie à la première lecture de ce roman. J'ai lu Djian, j'ai lu cette phrase et, instantanément, j'ai voulu écrire, j'ai voulu être amoureux fou comme le narrateur l'était de Betty. Cette phrase représentait à mes yeux la simple et percutante beauté d'aimer une femme.

Voilà. Lire nous marque. Au fer rouge. Il y a un engagement physique dans l'acte de lire, c'est un geste conscient, on prend un objet dans sa main, on l'ausculte, on le détaille, on en tourne les pages (je ne parle pas des liseuses électroniques, dont je comprends l'utilité, mais qui n'ont guère d'intérêt à mes yeux). On ne fait pas que s'arrêter, on s'implique. Dans *37°2 le matin*, à chaque page, les mots de Djian étaient comme des bougies d'allumage. Des coups de poing que je recevais en pleine gueule. Je n'ai vu le film que longtemps après, lors d'une projection au défunt Ouimetoscope, rue Sainte-Catherine. La puissance de la littérature m'avait saisi. Même si une phrase paraît anodine, elle s'imprègne, elle demeure, elle est un éclat vif. Un livre, on doit l'attraper à bras-le-corps, on doit parfois lutter avec, sans avoir l'assurance de prendre le dessus, de gagner.

C'est cette puissance que je recherche en écrivant. Ce combat. La construction d'une image qui mène à la pureté, à l'émotion, une image qui

nous élève vers la lumière, qui nous entraîne loin de la noirceur dans laquelle on se trouve plongé pour nous tirer vers ce qui brille. Écrire comme on construirait un pont en direction de l'infini pour apaiser les tourments de notre âme.

Dans une certaine mesure, j'écris pour apaiser mes propres tourments.

C'est parfois avec le cœur brisé que l'on peut enfin revivre.

10.

T'écris quoi, en ce moment ?

Pour être franc, j'en ai aucune idée. J'écris, je tâtonne. Tu vois, j'ai retrouvé de vieux trucs, je m'amuse un peu avec.

Qu'est-ce que tu veux dire, de vieux trucs ?

Ouais, des poèmes. J'en ai retrouvé, ça remonte à loin.

Et ces poèmes ressemblent à quoi ?

Ils ressemblent à... Ils... Je sais pas... Ça ressemble à il y a longtemps. C'est un paquet de choses bizarres qui viennent d'une autre époque. Je jongle avec comme si c'étaient des petites balles de couleur, juste pour voir, mais je vais te dire, je suis pas particulièrement doué.

Avec la jonglerie ou avec la poésie ?

Les deux. Pour être franc, je suis pas particulièrement doué en général.

Pff! Mais t'écris, pas vrai? Tu racontes pas de blagues, là, tu te mets réellement au travail chaque matin? Tu t'y plonges, tu mets la main à la pâte, non?

Qu'est-ce que tu crois? Que je me lève à cette heure-là pour rigoler, pour faire des bulles de savon? Bon Dieu! J'accumule des pages et des pages, mais ça va nulle part, ça part dans tous les sens, je gratte, je creuse, je suis en train de m'enfouir, on dirait. C'est pour ça, ces poèmes. Je les avais oubliés, je les ai tirés d'une vieille boîte à chaussures. En ce moment, ils m'aident à ne pas me noyer, c'est une bouée de sauvetage dans une mare aux grenouilles. Je les observe, je les scrute pour voir s'il n'y aurait pas un filament de lumière caché entre les lignes, dans le lointain, à l'ombre des beautés d'hier.

Oh.

« Tu fais quoi, l'écrivain ?

Comment, qu'est-ce que je fais ? Je me remets au travail, je réfléchis.

Nah. Tu fous rien. Tu restes là sans bouger, les mâchoires serrées et les yeux dans le vague.

Tu tournes en rond dans ta tête. »

La vie. La mort. La solitude. Le temps qui file. Qui nous échappe. Une blessure de course qui nous empêche d'avancer, un roman que l'on ne saisit pas encore et que l'on n'arrive pas à écrire. En ces temps troubles, de courtes réflexions sur l'existence, ses beautés, ses zones sombres, les fantômes qui l'habitent. L'amour de la littérature aussi, du cinéma et de la poésie. Puis, au détour, une mère biologique retrouvée qui apaise une peine profonde. Le sentiment d'avoir été abandonné. L'histoire d'un homme seul à l'aube, entre un automne et un printemps, qui dialogue avec lui-même.



Acteur formé à l'École nationale de théâtre du Canada, **PATRICE GODIN** a joué tant sur scène qu'à l'écran. On l'a vu dans les séries *Le 7^e Round*, *Destinées*, *Blue Moon*, *Mon fils* ainsi que dans la quotidienne *District 31*. En 2015, il publiait *Territoires inconnus*, un récit sur les ultramarathons. Après *Boxer la nuit*, *Sauvage, baby* et sa suite, *Les Chiens*, l'auteur nous offre ici son cinquième livre.

